

A l'encontre de l'idée qui laisse penser que Fabien Ruiz est un virtuose des claquettes qu'il faut surtout écouter, je tiens à souligner qu'il faut aussi voir l'artiste sur scène et l'entendre parler.

Il faut Voir la façon dont Fabien Ruiz se déplace, sans recherche d'effet scénique, sans surcharges, sans théâtralisation. Le décor sobre, les gestes naturels et épurés, le corps gracile de l'homme signifient au spectateur une première invitation : aller au-delà des artifices pour accéder au principe caché des claquettes et du son.

Il faut aussi Voir les passages de la danse au discours sur la danse. Non, plutôt les traits d'union qui vont du geste à la parole. Dans ces moments fugitifs mais denses, le spectateur saisit la subtilité de la représentation c'est-à-dire la manière dont Fabien Ruiz met en scène linguistiquement la danse et son propre corps dansant. En effet, lorsque Fabien Ruiz parle des claquettes, retrace la genèse de cette discipline, évoque les événements et les figures marquantes de son histoire, il ne fait pas un discours, il ne décrit pas des mouvements, il ne s'efforce pas d'exprimer par les mots ce qui est de l'ordre des gestes, l'art de Fabien Ruiz est de parler des claquettes comme il danse. La clarté de l'énonciation, la fluidité des phrases, la construction de l'exposé comme une partition écrite qui laisse place à l'improvisation, la fantaisie et l'humour, toute cette mise en scène du langage est en correspondance parfaite avec le jeu combiné des sons des claquettes. C'est pourquoi il faut aussi entendre Fabien Ruiz.

Il faut entendre la voix de l'artiste sur scène, son timbre, sa résonance, son souffle maîtrisé (le contraire des simulacres habituels sur scène). Là encore, se révèle une parfaite correspondance entre la voix et la danse. La gestion du souffle de la voix correspond à la gestion sonore des claquettes : mouvement vers l'extérieur et retenue qui prend racine à l'intérieur ; production d'un son dirigé vers le dehors et maîtrise de son volume, de son contour et de ses limites. Une même formule énergétique caractérise les deux registres et révèle la manière d'être de l'artiste, son style vocal, sonore, musical et gestuel.

Et puis, il y a le piano. Inutile d'insister sur les prouesses techniques et la sensibilité musicale de Michel van der Esch. Contrairement à ce que l'on voit et entend en pareille occasion, l'originalité de ce pianiste est de ne pas interpréter des standards de jazz et encore moins de les jouer. Son apport original au spectacle est de réussir un étonnant jeu de miroir avec Fabien Ruiz. Le jeu du pianiste est l'autre face sonore des claquettes. Un duo unique.

Enfin, il faut écouter Fabien Ruiz. Et cela nous le savons. Mais il faut surtout écouter ce qu'il cherche à atteindre dans l'ultime invitation qu'il adresse au spectateur. Au-delà de la perfection musicale, le soliste expérimente d'autres registres sonores, imagine d'autres supports matériels ; le désir de création le conduit non pas du côté de la matière mais des éléments. Telle est la signification de la dernière scène où du sel est répandu sur le parquet. Entre les chaussures et les planches le minéral est brassé par des glissades,

caressé, touché. Que cherche Fabien Ruiz ? Rendre palpable l'essence du son.

Enfin et enfin, alors qu'historiquement les arts se définissent à partir de la séparation du visuel, du sonore, du gestuel, du vocal, du musical, Fabien Ruiz et Michel van der Esch réussissent à merveille à conjuguer ces diverses modalités sensorielles dans leur spectacle.

Bulletin de l'Association "Claquettes en Vogue".